Puiser dans la correspondance de l'auteur pour éclairer la genèse d'une œuvre

Plinio Martini face à ses lecteurs et éditeurs

Matteo Ferrari
Université de Fribourg

L'écrivain suisse de langue italienne Plinio Martini (1923-1979) a attendu longtemps avant de se consacrer au roman. Jusqu'en 1970, cet instituteur de Cavergno [1] n'a en effet publié que des poésies, des récits brefs et des articles de presse portant sur les traditions et l'histoire de sa région d'origine, le Val Maggia. Ces thèmes trouvent une issue narrative en 1970, lorsqu'il livre aux lecteurs son premier roman : *Il Fondo del sacco* [*Le Fond du sac*]. En 1976, il publie un deuxième roman, *Requiem per zia Domenica* [*Requiem pour tante Domenica*]. Son décès en 1979 l'empêchera d'achever un troisième roman, dont les avant-textes seront publiés en 1993 sous le titre *Corona dei Cristiani* [*Couronne des Chrétiens*] par son fils aîné Alessandro Martini. La renommée dont jouit aujourd'hui Plinio Martini en Suisse est avant tout due à ses deux premiers romans et à leur vaste diffusion grâce aux traductions allemandes (*Nicht Anfang und nicht Ende. Roman einer Rückkehr*, 1974, et *Requiem für Tante Domenica*, 1975), ainsi que françaises (*Le Fond du sac*, 1977 [2], et *Requiem pour tante Domenica*, 1987).

Le Fond du sac, l'ouvrage sur lequel se concentrera cet article, est aujourd'hui considéré comme un classique de la littérature suisse d'expression italienne. Il raconte l'histoire de Gori Valdi, un jeune paysan de Cavergno qui émigre en Amérique pour fuir la misère de son pays, comme cela fut le cas pour beaucoup de ses compatriotes durant le XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle. Gori aime une jeune fille de son village, Maddalena (Madeleine) Lopetro [3]. Le souvenir « proustien » avec lequel ce nom joue

1. Cavergno se situe dans le canton du Tessin, en Suisse italienne.

2. À propos de la traduction française du *Fond du sac*, voir les considérations de Lorena Cattaneo, « Remarques sur la traduction française du roman *Il Fondo del sacco* de Plinio Martini », *Études de lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne*, n^{o} 1, 1985, p. 71-77.

3. Le prénom de la jeune fille est le seul qui ait été francisé par l'auteur de la traduction française.

est justifié par les faits que le roman dépeint ; il s'agit de l'histoire d'un deuil, celui de Maddalena, morte peu après le départ de Gori pour l'Amérique. En racontant à la première personne l'histoire de sa vie et de son amour malheureux, Gori cherche ainsi à surmonter ce deuil, comme il l'exprime au début du roman :

> Si je suis revenu à Cavergno, c'est uniquement pour ce souvenir ; et pour en débarrasser mon esprit, je dois peut-être en parler une fois pour de bon, en commençant par le début pour rassembler toutes les souffrances que nous avons endurées ici avant de partir, notre vie d'alors, les bêtes, le foin, l'alpage, le fumier, le mal au dos, et puis les bonnes choses, car en toute justice, je dois dire que nous en avons connu également : vider mon sac jusqu'au fond me fera du bien peut-être [4].

La rédaction du roman a occupé l'écrivain durant plusieurs années. Martini écrivait ses pages directement à la machine ; les avant-textes sont donc en grande partie constitués de pages dactylographiées corrigées à la main, les brouillons manuscrits étant très rares [5]. Ces tapuscrits représentent plusieurs états successifs du même texte qui, assez vite corrigés, étaient en suite recopiés, de manière à disposer rapidement d'une version à jour. Cette manière de procéder offre peu de couches d'écriture sur chaque document mais comporte beaucoup de documents successifs témoignant de différents états du même texte. Ainsi, au moins six rédactions s'enchaînent entre décembre 1965 et juin 1969. À cela s'ajoute la révision de l'œuvre faite entre la première (1970) et la deuxième (1973) édition. Nous évoquerons plus loin cette nouvelle édition, sortie en mai 1973, qui a servi de base aux traductions.

En 1970, la parution du roman a animé le débat littéraire en Suisse italienne. En effet, pour la première fois, on trouvait dans une œuvre « littéraire » locale à la fois une invention narrative, un matériau historique et une audacieuse réflexion politique sur le pays, ce qui n'a pas manqué d'intéresser le public. La correspondance de Martini reflète cet intérêt. En lisant les commentaires des amis auxquels l'écrivain avait confié le tapuscrit ou ceux des lecteurs, on peut en partie restituer les discussions qui ont accompagné la rédaction de l'ouvrage, ainsi que les réactions qu'il a suscitées au moment de sa sortie.

Martini n'avait pas de correspondants réguliers : la plupart des lettres qu'il envoyait ou recevait faisaient donc écho à des évènements particuliers comme, dans le cas qui nous intéresse, la publication d'un roman. Ainsi, les missives jalonnent les principales étapes de sa carrière. Après la sortie du *Fondo del sacco*, Martini reçut beaucoup de lettres, entièrement conservées dans ses archives, tout comme quelques copies de ses réponses. L'écrivain n'était pas rigoureux dans la conservation des lettres qu'il envoyait. Pour cette raison, on peut supposer que celles dont il garda une copie revêtaient une importance majeure au moment de leur envoi. Bien qu'ils ne soient ni réguliers ni complets, les échanges épistolaires de Martini nous offrent des pistes de réflexion sur les stratégies d'écriture propres à l'écrivain. Ainsi, dans cet article, nous

4. Plinio Martini, *Le Fond du sac*, Arles, Actes Sud, 1994, p. 8-9.

5. Les multiples rédactions avant-textuelles de l'œuvre sont aujourd'hui conservées par Alessandro Martini, qui est en charge de l'entretien des archives de son père. L'auteur de cet article tient à le remercier, ainsi que Christian Genetelli, Caterina Martini, Roberta Deambrosi et Francesca Puddu.

nous intéresserons à la relation entre la motivation interne de révision, propre à l'écrivain, et d'éventuelles circonstances externes qui auraient pu l'encourager [6].

La correspondance qui traite du roman *Il Fondo del sacco* se divise chronologiquement en deux parties : les commentaires *avant* et *après* publication. Ces lettres proviennent soit de lecteurs auxquels Martini avait confié le tapuscrit inédit, soit de lecteurs ayant réagi à la publication. Pour la plupart, il s'agit de personnes appartenant au réseau d'amis, au milieu de la critique, ainsi qu'au monde éditorial (les trois catégories se superposant souvent dans le petit milieu culturel tessinois). Nous concentrerons notre attention sur deux catégories qui paraissent fondamentales pour Plinio Martini : les éditeurs et les lecteurs.

Plus que toute autre, la correspondance entre un écrivain et son éditeur est affectée par la relation d'autorité qui s'établit entre le destinataire et l'expéditeur [7]. De tels échanges se déroulent en grande partie *avant* la publication du livre. En 1969 par exemple, alors que le roman n'avait pas encore un éditeur en langue italienne, la maison d'édition zurichoise Benziger envisageait déjà une traduction allemande. Pour cette raison, une rédaction du texte avait été lue par l'un de ses responsables éditoriaux, Peter Keckeis :

> En principe, je serais prêt à traduire ce roman en allemand. Toutefois, je dois encore discuter certaines modifications avec vous. La figure de Rocco est trop lisse, on dirait qu'elle sort d'un feuilleton : elle me semble superflue. Je serais reconnaissant si vous passiez à nouveau le roman en revue [8].

Rocco, qui n'apparaît que dans deux chapitres du roman, lors de deux conversations avec Gori, est pourtant un personnage important du roman. Originaire de la même vallée que Gori, il est contraint à l'exil en Amérique après un rapport incestueux avec sa sœur Rosa, qui meurt lors d'un accouchement clandestin. On a affaire à deux personnages bien caractéristiques : si Gori représente le côté sentimental et mélancolique du genre humain, par sa volonté de tisser des liens durables avec son pays et sa communauté d'origine, Rocco est au contraire le type d'homme qui ne cultive pas de tels liens. Dans le chapitre vingt-deux, avant de quitter le pays, Rocco raconte à Gori son inceste, tandis que dans le chapitre vingt-sept, après de nombreuses années en Amérique, les deux hommes se rencontrent et ont une longue discussion. Le contraste entre eux ouvre la réflexion sur ce qui compte réellement dans la vie – l'amour ou l'argent – et sur la place de l'individu dans la communauté. Rocco n'est

6. Au sujet de la relation entre correspondance et genèse textuelle, voir Alain Pagès, « Correspondances et genèse », in Almuth Grésillon et Michaël Werner (dir.), *Leçon d'écriture : ce que disent les manuscrits*, Paris, Minard, 1985, p. 207-214 ; Alain Pagès, « Correspondance et avant-texte » (http ://www.item.ens.fr/index.php ?id=27128) ; Françoise Leriche et Alain Pagès (dir.), *Genèse et correspondances*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2012.

7. Sur ce thème voir Siegfried Unseld, *L'auteur et son éditeur*, Paris, Gallimard, 1983.

8. « *Grundsätzlich wäre ich bereit, diesen Roman auf Deutsch herauszugeben. Allerdings müsste ich mit Ihnen noch einige Änderungen besprechen. Die Figur von Rocco scheint mir überflüssig und sie ist von eher etwas kolportagehaftem Format. Es wäre mir sehr angenehm, wenn Sie den Roman nochmals durchsehen wollten.* » (Lettre inédite de Peter Keckeis à Plinio Martini, le 13 mars 1969. La lettre est conservée dans les archives privées d'Alessandro Martini [désormais *AAM*] à Villars-sur-Glâne [Fribourg, Suisse]. Toutes les traductions en français de documents inédits ont été faites par nos soins.)

intéressé que par l'argent et le succès personnel et n'a aucun scrupule à devancer les autres. Gori au contraire préfère s'investir dans les rapports personnels avec sa communauté et avec ses proches. La figure de Rocco et, surtout, l'épisode de son inceste, a évidemment dérangé certains éditeurs de l'époque, et pas seulement par crainte de la réaction du public. Pour Martini, Rocco joue cependant un rôle décisif dans la structure du roman en incarnant un contrepoids à la figure positive de Gori. Pour chercher à expliquer son point de vue, il adresse le 26 juin 1969 une longue lettre à l'éditeur :

> J'ai longtemps réfléchi sur la figure de Rocco [...]. Le colportage littéraire n'est pas une bonne chose, mais il serait encore plus honteux pour un écrivain de renoncer à dire une vérité qu'il sent nécessaire par peur des réactions possibles. Voilà pourquoi, bien que je comprenne vos préoccupations d'éditeur, je ne peux accepter de supprimer complètement le passage sur Rocco. [...] Toutefois, après avoir lu votre avis – que j'apprécie et dont je vous remercie – j'ai décidé d'enlever les images les plus crues des pages dédiées à Rocco, pour insister davantage sur la description du contexte naturel et sur la réaction de Gori [9].

Les modifications introduites dans le chapitre vingt-deux suite à cette discussion, répondent autant aux désirs de Keckeis qu'aux convictions de l'écrivain. L'insistance sur le contexte naturel dont l'écrivain parle dans sa lettre devient par exemple l'occasion de mieux accorder l'environnement à la narration du personnage :

Rédaction du 14 février 1968	**Rédaction du 1er juin 1969**
Rocco me tournait le dos et parlait en regardant la vallée. Il ressemblait à un roc [10].	Rocco me tournait le dos et parlait en regardant la vallée ; il ressemblait à la tache sombre d'un roc ; de temps à autre la brume se déplaçait, et alors il reprenait la forme d'un homme assis [11].

Ailleurs, la révision du chapitre devient l'occasion d'introduire dans le texte une ellipse narrative efficace :

9. « *Ho ripensato lungamente alla figura di Rocco [...]. Il colportage letterario non è una buona cosa, ma sarebbe anche più disonesto per uno scrittore rinunciare a dire una verità che sente necessaria per paura delle reazioni possibili. Ecco perché, pur comprendendo le Sue preoccupazioni di editore, non posso essere d'accordo di stralciare completamente la pagina di Rocco. [...] Tuttavia, dopo aver letto la Sua impressione, che apprezzo e della quale La ringrazio, mi sono deciso di togliere dalle pagine di Rocco le immagini più crude, per insistere invece nella descrizione delle condizioni ambientali e nella reazione di Gori.* » (Lettre inédite de Plinio Martini à Peter Keckeis, le 26 juin 1969 [*AAM*].)

10. « *Rocco mi voltava la schiena e parlava verso valle. Pareva un macigno.* »

11. « *Rocco mi voltava la schiena e parlava verso valle ; pareva la macchia scura di un macigno ; ogni tanto però la nebbia si moveva appena, e allora tornava a essere un uomo seduto.* »

Rédaction du 14 février 1968	**Rédaction du 1er juin 1969**
c'est le diable qui me poussa à la chercher dans la grange. Et ainsi je les vis ensemble ; ou bien, plutôt que les voir dans le noir qui les entourait, j'étais retenu sur le seuil par un gémissement réprimé qui m'a ouvert tout un univers ; j'ai compris plus de choses en ce moment que dans tout le reste de ma vie. — Rocco, le priai-je troublé [12].	c'est le diable qui me poussa à la chercher dans la grange. — Rocco, le priai-je épouvanté [13].

Dans une autre occurrence, une allusion sexuelle trop explicite est rendue plus vague par l'introduction d'une nouvelle ellipse narrative :

Rédaction du 14 février 1968	**Rédaction du 1er juin 1969**
elle m'avait appris à prier à l'église, et à présent je l'entendais gémir de cette manière [14].	elle m'avait appris à prier à l'église, et à présent je la trouvais là-haut en train de faire ce qu'elle faisait [15].

D'après ces trois exemples, on voit comment Martini cherche à accorder sa volonté de réalisme avec le point de vue de la maison d'édition. Il parvient ainsi, en nuançant ses propos, à une solution moins « scandaleuse », mais aussi plus riche d'un point de vue narratif. Finalement, Benziger renoncera à la traduction, mais Martini gardera dans son texte les modifications introduites à partir des commentaires de Keckeis.

Une fois édité, le roman fut rapidement épuisé. L'éditeur décida tout de suite de le réimprimer, ce qui offrit à l'écrivain la chance de soumettre le texte à une révision complète. Peu de temps après sa sortie, Martini avait déjà évalué une telle possibilité et les raisons qui le poussaient à réviser son texte étaient explicitées dans une lettre adressée le 24 janvier 1971 à l'écrivain Giovanni Orelli :

> Cher Giovanni,
>
> Je te remercie pour la critique [du roman] parue dans *Verifiche* [revue tessinoise d'inspiration socialiste], qui confirme la décision que j'ai prise dès que j'ai eu dans les mains le premier exemplaire du livre : de le refaire. Et cela pour plusieurs raisons. Je voudrais ultérieurement polir la traduction très pénible que j'ai faite à partir de notre patois [...] ; je voudrais creuser davantage la problématique religieuse de don Giuseppe et de son austère et lourde présence dans ma vie d'adolescent [...] ; je pourrais d'ailleurs souligner davantage la figure de l'usurier du village [...] ; et pour terminer je voudrai refaire complètement la figure du juge Venanzio, qui demeure

12. « *è stato il diavolo a dirmi di cercarla nel fienile. E così li vidi insieme ; o meglio, più che vederli nel buio dove si trovavano, ero tenuto sulla porta da un mugolare represso che mi spalancò il mondo ; ho capito più cose in quel momento che in tutto il resto della vita. / — Rocco, lo pregai turbato.* »
13. « *è stato il diavolo a dirmi di cercarla nel fienile. / — Rocco, lo pregai spaventato.* »
14. « *in chiesa mi aveva insegnato a stare con divozione, e adesso la sentivo gemere in quel modo.* »
15. « *in chiesa mi aveva insegnato a stare con divozione, e adesso la trovavo lì a far quel che faceva.* »

> une figure fictive (justement, pour compléter le discours de Gori) : il serait peut-être mieux de faire disparaître dans le texte ses raisonnements dénués de sens, restituant ces derniers aux faits (mais je tenais trop à dire clairement aux Tessinois certaines petites choses sur notre politique apolitique [16]).

En prévision de la deuxième édition, le texte est retravaillé directement sur un exemplaire du livre, où l'auteur insère ses corrections à la main. Il y colle également des feuillets dactylographiés [17]. Tous les chapitres du roman sont concernés par la révision. L'édition de 1970 compte 171 pages divisées en 27 chapitres ; celle de 1973 en comporte 173 divisées en 28 chapitres : l'apparition d'un chapitre supplémentaire est due à la division du chapitre huit de la première édition. Dans ce chapitre, il s'agit d'un récit extranarratif où l'auteur suspend la narration de son histoire pour y insérer ses propres réflexions sur des thèmes tels que « la religion, la politique, l'émigration, l'économie [18] ». Ces réflexions sont mises en scène dans un dialogue entre le protagoniste Gori et l'ancien juge du village, Venanzio Sartorvecchio. Par le biais de deux voix différentes, Martini représente ainsi son propre dialogue intérieur : l'âme polémique incarnée par Gori et l'âme réflexive par le juge :

> — Tu sais, Gori, c'est trop facile de condamner. [...] une religion de cette sorte était indispensable pour nos gens, qui auraient été bien plus malheureux sans elle.
>
> — Figure-toi, répliquais-je, que c'était seulement la terreur de l'enfer.
>
> — Je ne crois pas, Gori. Il y avait aussi l'espérance chrétienne, le réconfort de la prière, le réconfort de trouver une chapelle le long du sentier... La confession était peut-être un tourment, mais tu ne peux nier le soulagement qu'on éprouve en entendant quelqu'un te dire de ce ton autoritaire : Je t'absous, va en paix. Bref, la religion n'était pas seulement cette spéculation fondée sur la terreur de l'enfer, comme tu dis [19].

Même si les changements sont nombreux, la deuxième édition ne modifie pas la structure narrative du roman. L'écrivain se limite à retoucher le texte par endroits et ne revient finalement que sur peu d'épisodes, tels que la rencontre entre Gori et Madeleine (chapitre 1), les expériences de Gori dans les ranchs américains (chapitre 20) ou le dialogue entre Gori et le juge mentionné plus haut (chapitre 8). Pour ce chapitre, le nombre de pages augmente considérablement : si le chapitre 8 de l'édition

16. « *Caro Giovanni, Ti ringrazio per la recensione su « Verifiche », la quale mi conferma nella decisione presa appena ho avuto fra le mani la prima copia del libro : di rifarlo. Per parecchie ragioni. Vorrei curar meglio la faticosissima traduzione che ho fatto dal nostro dialetto [...] ; vorrei approfondire la problematica religiosa di Don Giuseppe e la sua austera, pesante presenza nella mia vita di adolescente [...] ; potrei d'altro canto far risaltare di più l'usuraio del paese [...] ; e infine vorrei rifare completamente il Giudice Venanzio, figura troppo inventata (appunto, per completare il discorso di Gori) : forse sarebbe meglio far scomparire il suo inconcludente ragionare nel testo, restituendolo ai fatti (ma mi premeva troppo dire chiaramente ai Ticinesi certe cosette sulla nostra politica apolitica).* » (Lettre inédite de Plinio Martini à Giovanni Orelli, le 24 janvier 1971 [*AAM*].)

17. Pour cet avant-texte, conservé lui aussi dans les archives Martini, on peut parler, en accord avec Genette, d'« après-texte », c'est-à-dire de « révisions et corrections apportées à un texte déjà publié » (Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, p. 402).

18. Plinio Martini, *Le Fond du sac*, *op. cit.*, p. 62.

19. *Id.*

1970 comptait dix pages, les chapitres 8 et 9 de l'édition 1973 en comptent, respectivement, seize. Différents thèmes (économie, politique, religion), traités auparavant ensemble, se trouvent plus clairement répartis dans le texte : Gori et le juge discutent d'abord (chapitre 8) du prêtre du village, don Giuseppe (personnage ayant réellement existé), et de sa vision de la religion. Ensuite, dans le chapitre neuf, ils évoquent les thèmes socio-économiques : l'arrivée du progrès dans une vallée reculée des Alpes et ses conséquences sur le territoire et la société. À la fin de ce dernier chapitre, l'écrivain revient sur le personnage de don Giuseppe. Cette reprise confirme l'importance du thème religieux, visible depuis le début du travail.

Pourtant les lecteurs n'avaient pas été convaincus par ces pages qu'ils considéraient hétérogènes par rapport à l'ensemble du roman. Virgilio Gilardoni, historien de l'art de Locarno avec lequel Martini avait collaboré dans les années soixante pour un classement d'œuvres d'art, avait lu en 1967 une première rédaction dactylographiée du roman, qui lui avait été confiée par l'auteur lui-même :

> Je crois aussi devoir te signaler quelques brins d'herbe à arracher : même les quelques pages « politiques » – la destruction de la vallée – doivent s'aligner aux autres : avoir le même ton [20].

Piero Bianconi, écrivain tessinois qui a consacré au thème de l'émigration en Amérique son roman *Albero genealogico* [*L'Arbre généalogique*], publié en 1969, écrivit à Martini deux mois après la sortie du roman :

> Quelques doutes par rapport aux discours du juge Venanzio : tout à fait légitimes en soi, mais peut-être cassent-ils le ton du livre avec l'engagement polémique actuel (mais je me trompe peut-être [21]).

Dante Isella, critique littéraire et professeur universitaire italien, écrivit à son tour en 1972 :

> Si un jour on se rencontrait, je pourrais peut-être vous indiquer les quelques pages qui sont, à mon avis, moins efficaces (mais il suffira ici d'indiquer les dialogues de l'avocat [*sic*, pour juge] et une certaine Amérique un peu artificielle [22]).

Ces trois opinions indiquent la même tendance dans la réception de ces pages, au moins par les lecteurs de l'époque ; une réception peut-être différente de celle espérée par l'auteur, qui avait particulièrement à cœur ces réflexions. À ce titre, on peut

20. « *Credo d'aver ragione di segnarti qualche filo d'erba da strappare : anche l'una o due pagine "politiche" – la distruzione della valle – devono diventare come le altre : dello stesso timbro.* » (Lettre inédite de Virgilio Gilardoni à Plinio Martini, le 6 août 1967 [*AAM*].)

21. « *Qualche dubbio sui discorsi del giudice Venanzio : in sé sacrosanti, ma forse rompono il tono del libro con l'impegno polemico attuale (ma forse sbaglio).* » (Lettre inédite de Piero Bianconi à Plinio Martini, le 14 novembre 1970 [*AAM*].)

22. « *Dovessimo incontrarci, potrei forse indicarLe le poche pagine che, a mio giudizio, sono meno valide (ma basterà accennare ai dialoghi dell'avvocato e a certa America un po' di maniera).* » (Lettre de Dante Isella à Plinio Martini, le 5 septembre 1972, conservée dans l'*AAM* et publiée en appendice à Ottavio Besomi, « Dante Isella e il Ticino », *Archivio storico ticinese*, n° 146, 2008, p. 93-94.)

s'interroger sur la relation entre les remaniements apportés à l'occasion de la réédition et les retours des lecteurs.

Nous avons déjà mentionné que, dans l'édition 1973, l'ancien chapitre huit est retravaillé et développé profondément. Nous voudrions l'illustrer à présent par deux exemples. Le premier se réfère à don Giuseppe et montre comment, par l'amplification d'une séquence, Martini introduit dans le texte du sarcasme, provoquant ainsi un choc de registres qui modifie le récit et l'oriente vers une plus grande polyphonie :

***Le Fond du sac*, édition 1970**	***Le Fond du sac*, édition 1973, p. 60**
s'il nous ordonnait de réciter un fardeau de prières et de pénitences – comme si pour faire pénitence il ne suffisait pas d'être né à Cavergno – il avait au moins commencé par mettre ce fardeau sur ses propres épaules [23].	s'il nous commandait de réciter un tas de prières et de pénitences, car pour faire pénitence il ne suffisait pas d'être né à Cavergno, on voyait bien que lui-même avait commencé par mettre ce fardeau sur ses épaules, suivant l'exemple des divers saint Antoine du désert, ou de ce saint Louis de Gonzague qui, en toute confidence et si tu me promets de ne pas le répéter au village, selon moi aurait dû être envoyé dans une maison de santé avant de recevoir le titre de saint [24].

Le deuxième exemple introduit, dans le discours du juge, une réflexion sur la condition périphérique du Tessin au sein de la Suisse, à travers l'ajout d'arguments de nature historique et idéologique (marxiste). Ce cadre est donc beaucoup plus détaillé dans la réécriture de 1973, où la polémique finit par s'imposer même dans les mots du juge :

***Le Fond du sac*, édition 1970**	***Le Fond du sac*, édition 1973, p. 74**
nous sommes en train d'expier un héritage d'injustices et de misères, et trop de décennies d'isolement culturel, durant lesquels nous n'avons appris qu'à courber le dos [25].	notre canton est une petite région isolée ; notre plus grosse industrie est l'industrie hôtelière qui nous enseigne à courber le dos ; chez nous ce qui a toujours manqué c'est une vraie classe ouvrière qui aurait fait monter un langage nouveau. Ainsi, après quelques efforts dans les années dix-huit cent pour se mettre au pas de l'histoire, aidés par les exilés du Risorgimento, nos dirigeants politiques se sont bien rapidement laissés aller aux solutions de commodité, dans la défense égoïste des intérêts grands et petits, pour former une petite mafia harnachée d'idéaux appartenant aux philosophes des Lumières... Une merde [26].

23. « *se ci comandava un carico di preghiere e di penitenze, come se a far penitenza non fosse bastato nascere a Cavergno, almeno prima quel carico se l'era già messo lui sulle sue spalle.* » (Plinio Martini, *Il Fondo del sacco*, Bellinzona, Casagrande, 1970, p. 42.)

24. « *se ci comandava un sacco di preghiere e penitenze, perché a far penitenza non era bastato nascere a Cavergno, almeno era chiaro che prima quel carico se l'era già messo lui sulle spalle, secondo l'esempio dei vari santantoni del deserto, o di quel San Luigi Gonzaga che, a dirtelo in confidenza e se mi prometti di non ripeterlo in paese, prima che il titolo di santo per me gli avrebbero dovuto dare la casa di cura.* » (Plinio Martini, *Il Fondo del sacco*, *op. cit.*, 1973, p. 44.)

25. « *noi stiamo scontando un'eredità di soprusi e di miserie, e troppi decenni d'isolamento culturale, durante i quali abbiamo imparato soltanto a servire.* » (Plinio Martini, *Il Fondo del sacco*, *op. cit.*, 1970, p. 46.)

26. « *il nostro cantone è un paese piccolo, isolato ; la nostra più grossa industria è quella alberghiera, che insegna a piegare la schiena ; da noi è sempre mancata una vera classe operaia a portare dal basso*

Ailleurs, des jugements tranchants sont estompés ou remplacés par des réflexions plus nuancées. C'est par exemple le cas de la phrase finale rajoutée au chapitre neuf, qui laisse au juge le dernier mot à propos de don Giuseppe :

> Vois-tu Gori, envers un homme comme lui, le respect et la pitié peuvent bien l'emporter sur la rancune [27].

Dans un cas très particulier, un souvenir qui était attribué à « un tel » dans la première édition, est par la suite attribué à Gori. Par ailleurs, l'épisode est enrichi de quelques détails se référant une fois de plus à don Giuseppe, véritable figure portante du roman, et à son rôle d'autorité morale à l'intérieur du village :

***Le Fond du sac*, édition 1970**	***Le Fond du sac*, édition 1973, p. 65**
je connais le cas d'un tel qui, une fois son pantalon baissé pour faire ses besoins, a été torturé par le doute d'avoir regardé avec complaisance cette partie de son corps qu'il imaginait vaguement, bien que personne ne lui en avait parlé, devoir lui servir à quelque chose de meilleur [28]...	je me souviens que dans mon enfance j'avais descendu une fois mon pantalon pour faire mes besoins, et j'ai été torturé par le doute d'avoir regardé avec complaisance, comme il le disait [don Giuseppe], cette partie de mon corps : j'imaginais d'ailleurs intuitivement qu'elle aurait dû me servir à quelque chose de meilleur. Et n'allez pas penser que don Giuseppe avait pris la chose à la légère ; j'avais six ou sept ans, et il me tint chez lui une heure à souffrir avec moi et pour moi qui me trouvais déjà sur le bord du précipice [29].

L'ironie qui caractérise la première version demeure présente, alors que l'ajout de la réaction de don Giuseppe et l'attribution du souvenir au protagoniste viennent préciser le cadre de la narration.

Ces exemples démontrent une fois de plus à quel point la révision donne à Martini l'occasion de réécrire et de développer le chapitre. L'écrivain ne biffe que peu de phrases ou d'expressions, mais il les retravaille pour présenter le même thème de manière plus convaincante. Serait-ce pour cette raison que le chapitre auquel la plupart des lecteurs avaient fait allusion est également le plus remanié ? Vraisemblablement, oui. On peut ainsi parler d'un dialogue à distance entre l'écrivain et ses lecteurs qui se joue dans la correspondance comme dans les avant-textes, et dont on retrouve des traces parfois littérales, dans la deuxième édition. Ainsi, une expression utilisée par

un discorso nuovo. Così i nostri dirigenti politici, dopo qualche sforzo nell'ottocento per mettersi al passo con la storia, aiutati dagli esuli del Risorgimento, si sono ben presto adagiati a posizioni di comodo, nella difesa egoistica di grossi e piccoli interessi, a formare una piccola mafia bardata di ideali illuministici... Una merda. » (Plinio Martini, *Il Fondo del sacco*, *op. cit.*, 1973, p. 55.)

27. Plinio Martini, *Le Fond du sac*, *op. cit.*, p. 79.

28. « *conosco il caso di uno che, scopertosi per i suoi bisogni, si è tormentato dal dubbio se avesse guardato con compiacenza quella parte del corpo che, benché nessuno gliene avesse parlato, intuiva vagamente avrebbe potuto servirgli a qualcosa di meglio...* » (Plinio Martini, *Il Fondo del sacco*, *op. cit.*, 1970, p. 43.)

29. « *mi ricordo che, avendo tirato giù i calzoni, da bambino, per i miei bisogni, mi sono tormentato dal dubbio se avessi guardato con compiacimento, come diceva lui, quella parte del corpo che intuivo vagamente avrebbe dovuto servirmi a qualcosa di meglio. E non credere che Don Giuseppe avesse preso le cose alla leggera ; avevo sei o sette anni, e mi tenne dentro un'ora a soffrire con me e per me che già stavo sull'orlo del precipizio.* » (Plinio Martini, *Il Fondo del sacco*, *op. cit.*, 1973, p. 48.)

Martini dans sa correspondance fait son apparition dans le texte même du roman. À nouveau à propos d'inceste, Martini avait écrit à l'éditeur Benziger :

> L'inceste était assez commun chez nous, jusqu'à il y a cinquante ans ; et dans ses formes moins pénibles, je l'ai moi-même connu (indirectement, cela va sans dire !) quand j'allais à l'école. Les maisons de l'époque étaient exigües et pauvres, et les nombreux frères et sœurs devaient souvent vivre dans la promiscuité. En voulant faire le portrait fidèle d'un milieu, je ne pouvais pas oublier la violence charnelle qui naissait de la pauvreté, de l'isolement alpestre, du contact avec le monde animal, et finalement de l'éducation morale et religieuse rigoureuse, à cause de laquelle le contact avec sa propre sœur pouvait être plus facile que la rencontre avec une autre femme. *En tant qu'écrivain honnête, j'ai seulement cherché à comprendre*[30].

La phrase « je cherche seulement à comprendre » apparaît ensuite dans le texte du roman, répétée deux fois par le juge dans le neuvième chapitre de l'édition 1973. Il s'agit là d'une véritable interférence entre la correspondance et la création narrative. Cette mention, absente de l'édition 1970, révèle une fois de plus que ce sont bien les idées de l'auteur qui sont exprimées par le juge :

***Le Fond du sac*, édition 1970**	***Le Fond du sac*, édition 1973, p. 71 et 74**
	Je cherche seulement à comprendre : il me semble que c'est l'unique préoccupation honnête qu'un homme puisse avoir en tête[31].
je me demande à quel point ils [les politiciens locaux] ont été conscients, et donc coupables… Ne crois pas que je veuille les excuser, j'essaie honnêtement de comprendre[32].	je me demande à quel point ils [les politiciens locaux] ont été malhonnêtes, et donc coupables… Ne pense pas que je veuille les excuser, j'essaie seulement de comprendre[33].

L'exemple illustre à quel point les remarques des lecteurs ont effectivement laissé des traces dans le roman. Car c'est en partie stimulé par les réactions provoquées par son texte, que l'écrivain profite de la réédition de son livre pour clarifier sa pensée.

Durant son travail d'écriture, Plinio Martini visait une sorte de perfection narrative personnelle, qui ne fut probablement pas atteinte lors de la première édition. La

30. « *L'incesto era abbastanza comune da noi, fino a cinquant'anni fa ; e nelle sue forme meno gravi l'ho conosciuto io stesso (indirettamente, s'intende !) quando andavo a scuola. Le case di allora erano piccole e povere, e i numerosi fratelli dovevano vivere spesso nella promiscuità. Siccome io ho preteso di fare il ritratto fedele di un ambiente, non potevo dimenticare la violenza carnale che nasceva dalla povertà, dall'isolamento alpestre, dal contatto col mondo animale, e infine dall'educazione morale e religiosa rigoristica, per cui il contatto con la propria sorella poteva diventare più facile che l'incontro con un'altra donna.* Da scrittore onesto, io ho cercato soltanto di capire ». (Lettre inédite de Plinio Martini à Peter Keckeis, le 26 juin 1969 [*AAM*]. Nous soulignons.)

31. « *Io cerco soltanto di capire : mi pare l'unico mestiere onesto che possa fare un uomo con la sua testa.* » (Plinio Martini, *Il Fondo del sacco*, *op. cit.*, 1973, p. 52.)

32. « *mi chiedo fino a che punto sono stati coscienti, e quindi colpevoli… Non credere che voglia scusarli, cerco onestamente di capire.* » (Plinio Martini, *Il Fondo del sacco*, *op. cit.*, 1970, p. 46.)

33. « *mi chiedo fino a che punto sono stati disonesti, e quindi colpevoli… Non pensare che voglio scusarli, cerco soltanto di capire.* » (Plinio Martini, *Il Fondo del sacco*, *op. cit.*, 1973, pp. 54-55.)

distance critique offerte par la sortie du livre l'aida certainement à repérer les marges d'amélioration possibles. Les raisons de la révision sont donc, avant tout, internes au texte. Elles s'imbriquent néanmoins avec des raisons extérieures (les commentaires du public), ce qui donne lieu en fin de compte à une sorte de « genèse en dialogue [34] ». Le cas de l'éditeur est assez simple : Martini modifie le texte durant sa rédaction pour répondre aux observations reçues. L'influence des lecteurs est plus délicate à définir. Ce qui est certain néanmoins, c'est qu'en révisant le texte Martini a effectivement tenu compte des observations reçues, en étayant certains passages sur des sujets qui lui tenaient à cœur et en en nuançant d'autres. Avec sa seconde édition, c'est la longue genèse de l'œuvre qui arrive à son terme : le poète et écrivain du Val Maggia Plinio Martini livre définitivement son roman aux lecteurs.

Bibliographie

Besomi Ottavio, « Dante Isella e il Ticino », *Archivio storico ticinese*, n° 146, 2008, p. 67-94.

Bianconi Piero, *Albero genealogico. Cronache di emigranti*, Locarno, Dadò, 2009 [1re éd. Lugano, Pantarei, 1969].

Bianconi Piero, *L'Arbre généalogique. Chroniques de l'émigration tessinoise*, Lausanne, L'Aire, 1989 (traduction et notes de Christian Viredaz).

Cattaneo Lorena, « Remarques sur la traduction française du roman *Il Fondo del sacco* de Plinio Martini », *Études de lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne*, n° 1, 1985, p. 71-77.

Diaz José-Luis, « Quelle génétique pour les correspondances ? », *Genesis*, n° 13, 1999, p. 11-31.

Genette Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.

Leriche Françoise et Pagès Alain (dir.), *Genèse et correspondances*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2012.

Martini Plinio, *Il Fondo del sacco*, Bellinzona, Casagrande, 1970.

Martini Plinio, *Il Fondo del sacco*, Bellinzona, Casagrande, 1973 [2e éd. révisée].

Martini Plinio, *Nicht Anfang und nicht Ende. Roman einer Rückkehr*, Zürich, Limmat, 2006 (traduction de Trude Fein) [1re éd. Zürich, Werner Classen, 1974].

Martini Plinio, *Le Fond du sac*, Arles, Actes Sud, 1994 (traduction de Jeannine Gehring) [1re éd. Vevey, Bertil Galland, 1977].

Martini Plinio, *Requiem per zia Domenica*, Locarno, Dadò, 2003 [1re éd. Milano, Il Formichiere, 1976].

Martini Plinio, *Requiem für Tante Domenica*, Zürich, Limmat, 2002 (traduction de Trude Fein) [1re éd. Zürich, Werner Classen, 1975].

Martini Plinio, *Requiem pour tante Domenica*, Arles, Actes Sud, 1991 (traduction de Christian Viredaz) [1re éd. Lausanne, L'Aire, 1987].

Martini Plinio, *Corona dei Cristiani*, Locarno, Dadò, 1993.

Martini Plinio, « Couronne des chrétiens », *La Revue de belles-lettres*, n° 2-4, 1998, p. 11-12 (traduction d'un chapitre du roman par Dominique Hauser).

Pagès Alain, « Correspondances et genèse », in Almuth Grésillon et Michaël Werner (dir.), *Leçon d'écriture : ce que disent les manuscrits*, Paris, Minard, 1985, p. 207-214.

Pagès Alain, « Correspondance et avant-texte » http ://www.item.ens.fr/index.php ?id=27128 (consulté le 22 novembre 2012).

Unseld Siegfried, *L'auteur et son éditeur*, Paris, Gallimard, 1983 (traduction d'Éliane Kaufholz).

34. José-Luis Diaz, « Quelle génétique pour les correspondances ? », *Genesis*, n° 13, 1999, p. 14.